

VARIANTES DE L'HYSTÉRIE

Patrick Salvain

« Il n'y a pas de sens commun de l'hystérique, et ce dont joue chez eux ou elles l'identification, c'est la structure, et non le sens comme ça se lit bien au fait qu'elle porte sur le désir, c'est-à-dire sur le manque pris comme objet, pas sur la cause du manque (1). » : propos de Lacan qui invite à articuler la variété des symptômes hystériques à ce trait de structure, donc à revenir sur les noeuds et impasses des identifications imaginaires, à interroger les formes du rapport au, manque à jouir » pris comme objet, mais aussi à mettre en question la formule en poussant l'épreuve jusqu'aux limites de l'hystérie. Trois temps donc : en passer par le figurable tel qu'il est évoqué dans le texte freudien, interroger les formes en creux ou en négatif de l'hystérie sur son versant dépressif, voire somatisant ; et de là aborder au noyau traumatique qui défie tout modèle de *système inconscient*.

Mais tournons-nous d'abord vers les figures composites dont le cachet fantastique tient au disparate des éléments disjoints qui s'y composent (2), conjoignant à l'occasion les incompatibles...

Le diable à mamelles et la tête de méduse

« Une névrose démoniaque au XVIII^e siècle » (3) d'entrée de jeu, Freud évoque l'hystérie, avant d'en venir à l'histoire du peintre Christophe Haitzmann qui, grâce à la Vierge Mère, a obtenu restitution du (double) pacte avec le Diable où, à la suite de la mort de son père, il s'engageait à devenir fils du Diable pour neuf ans avant de lui appartenir corps et âme. Mais ce n'est pas ce qui va nous retenir ici, pas plus que les divers symptômes allant de la dépression mélancolique aux crises convulsives, aux absences, aux paralysies, etc.. Arrêtons-nous plutôt sur les visions où le Diable peut apparaître en vieux bourgeois ou en dragon ailé, ou encore être pourvu de cornes, de serres d'aigle, d'ailes de chauve-souris... Freud reconnaît là un substitut du père séducteur et menaçant par rapport auquel il y aurait à la fois nostalgie et

hostilité : l'une faisant l'attente d'un père nourricier, l'autre donnant lieu par défi au rabaissement du père conçu comme satanique. Mais l'étonnant, dès lors, est que le Diable, dès la seconde vision, apparaisse nu, difforme, mais surtout porteur de mamelles - et toujours ensuite avec une ou plusieurs paires de celles-ci, à quoi s'ajoute un pénis-serpent en une occasion.

De cela, Freud propose une double interprétation, considérant que l'enjeu du conflit est un désir d'être engrossé par le père et d'accoucher d'un enfant de lui. D'une part, le rejet de l'attitude féminine (passive), lié au refus de la castration qu'elle supposerait, serait la source du fantasme contraire, celui de châtrer le père, d'en faire une femme. Les mamelles du Diable seraient alors le produit de la projection de la féminité du fils sur le substitut paternel. Mais d'autre part, ces mamelles figureraient le report sur le père de la fixation infantile à la mère, les seins valant comme marque du sexe de la mère à l'époque où l'enfant ne reconnaît pas l'absence de pénis chez celle-ci.

Autrement dit, le désir du phallus serait d'abord lié ici à une identification à la mère en son pouvoir d'enfanter. Puis un renversement s'opérerait en fonction du rejet de la castration, auquel s'associerait le désir de castrer. Il y aurait dès lors des traits transférés d'un parent à l'autre : c'est chez le père que serait cherché le maternel, mais c'est le trait de la mère phallique qui serait reporté sur le père... Bref, il en résulterait une figure composite à la fois castrée et phallique, en quelque sorte un phallo-castré : figure provoquée dans le transfert, est-ce donc à cette place que l'hystérique convoquerait l'Autre ? On s'amuse en tout cas à se rappeler qu'au dire de Lacan (4), l'analyste n'a pas seulement à supporter la fonction de Tirésias, mais qu'il faut encore qu'il ait des mamelles...

Cependant, le Diable lui-même prend la fuite lorsqu'il rencontre la vulve féminine, si l'on en croit Freud évoquant Rabelais dans LA TÊTE DE MÉDUSE (5). Tête décapitée, toison de serpents, bouche béante, regard qui pétrifie : transis d'effroi, nous sommes face à l'égide de la vierge Athéna, face à la femme inaccessible, donc face au *sexe de la mère*. Le manque est dévoilé, la castration donnée à voir : horreur donc selon Freud, mais horreur mitigée puisque les serpents phalliques représentent à la fois la castration et son rejet, l'absence et son déni. Ici donc, il y a la castration... mais quand même. Jouant de ce double sens, Freud procède d'ailleurs à plusieurs retournements dans cette note brève, et ceci à propos des actes dits « apotropiques », là où l'on retourne contre l'ennemi pour le repousser ce qui suscite l'horreur et dont on se détourne soi-même. Exemple : l'exhibitionniste qui montre son sexe pour signifier : « Tu ne me fais pas peur. Je te défie, j'ai un pénis. ». Autre moyen, ajoute Freud, d'intimider le Malin.

Effet de l'intimidation, l'impudeur passerait donc ici par l'exhibition de ce qui effraie: C'est dire qu'elle constituerait aussi une diversion. Cela vaudrait d'ailleurs aussi bien pour Méduse si l'on suppose qu'elle retourne contre l'autre ce qui fait son effroi et qu'elle se pare de ce dont elle se détourne. Reste qu'ici le regard vaut pour le sexe, qu'il a d'un côté un pouvoir pénétrant et castrateur tandis qu'il est rendu impuissant chez le spectateur paralysé. Mais consolons-nous car, dans le raidissement de ce dernier, Freud voit une érection, la pétrification assurant le dit spectateur qu'il a encore un pénis. Ainsi, la scène se fige et, au lieu de l'impossible rencontre sexuelle, laisse face à face l'inaccessible sexe hérissé et un phallus inanimé et médusé.

Nous retrouvons ici encore une figure qui est castrée et en même temps pourvue d'un semblant phallique constitué à partir de son manque dénié : l'inscription est simultanément celle d'un défaut et de son annulation, elle est donc aussi une tentative de mise en équivalence

du phallus et de son manque. Ainsi, d'un cote il y a représentation de ce qui suscite l'aversion ou le dégoût : la castration comme blessure mutilante, le sexe traité comme une chose ou pris comme lieu de souillure. Mais d'autre part une représentation-écran détourne de l'effroi, prévient du danger et comble le manque de façon déplacée. En de tels processus, le non-castré est castré et le castré est complété par une suppléance phallique surajoutée : d'où la production d'Un sexe composite auquel sont imputés des traits disparates. Ainsi la castration est-elle mise au compte de l'Autre et en même temps refusée, à moins que le sujet ne la prenne sur lui par culpabilité pour en exempter l'Autre par compensation. Reste que cette figure de l'Autre composite peut encore se cliver dans l'opposition entre l'Autre idéal hors-sexe et son envers monstrueux qui fait retour sous forme diabolique ou animale...

Mais revenons sur la juxtaposition du trait phallique et du pouvoir maternel. Au départ serait l'association du désir incestueux et de l'aversion par rapport à l'accouplement parental. Dès lors, là où les parents ne sont pas pensables conjoints, c'est le refoulé de leur conjonction qui serait incarné ; quant au rapport sexuel, il serait conçu comme incestueux ou meurtrier (6). Figure de compromis, viendrait l'image fantastique d'un parent composite, si proche du fantasme des « parents combinés » évoqué par Mélanie Klein. Ainsi, au lieu de la jouissance du sexe maternel viendrait le pénis fantôme qui lui est attribué ; mais au lieu du phallus refoulé viendrait l'objet jaloué prenant valeur d'équivalent phallique.

A partir de là, comment donc *faire l'Autre* sans entrer dans un double jeu identificatoire ? Si l'Autre a l'atout jaloué, il s'agit de le prélever mais cela suppose de rendre l'Autre impuissant ; dès lors l'atout en question ne tient pas sa promesse et le sujet dénonce l'imposture. Il reste alors à tenter de castrer l'Autre, mais pour devenir l'objet dont il est privé et le rephalliciser avec cet objet. Ainsi le sujet peut-il chercher le père, le héros ou le maître afin de le défier et d'obtenir que celui-ci lui doive sa puissance ; mais le sujet parti en guerre reste dépossédé ou ne joue que par procuration, devenant par là comme la doublure de l'Autre. Ainsi le sujet peut-il aussi adorer en l'Autre sa féminité, mais c'est au prix de nier son sexe et de chercher l'objet dans l'image l'Autre alors ne vaut plus que comme Double. Qu'en est-il donc à l'inverse quand l'Autre est dépourvu du trait jaloué ? Il s'agit alors de produire du phallique à partir de son manque, en fétichisant quelque objet ou en s'inscrivant à cette place en tant qu'objet. Cela peut consister aussi à transiter par le phallique pour le ramener au maternel. Mais le sentiment d'irréalité n'est pas loin et le postiche risque de virer à la caricature. De plus, si l'Autre se trouvait comblé, qu'en reviendrait-il au sujet en danger de s'y perdre ?

Il apparaît en ce point que nous rencontrons deux aspects de l'hystérie : d'une part l'hystérie batailleuse qui débusque la castration chez l'Autre tout en la refusant ; d'autre part l'hystérie dévouée qui se voue à suppléer à la castration de l'Autre mutilé. Mais ce sont plutôt là deux temps d'une ronde identificatoire qui nécessite le manque à jouir : car coupable ou honteuse, la jouissance ne reviendrait pas au sujet ou bien elle l'aspirerait dans l'affolement. Bref, c'est dans la mesure où elle est supposée satisfaire l'Autre au détriment du sujet que cette jouissance est exclu e- ; mais c'est pour autant que le sujet cherche à s'inscrire à cette place que l'attente déçue persiste et relance la quête identificatoire...

L'amoureuse mystique ne nous dément-elle pourtant pas ici en fournissant une preuve de Dieu par la jouissance ? Qu'en est-il donc lorsque la chatouille de Dieu se substitue à la rencontre sexuelle ? Tournons-nous vers cette fille d'un père aussi aimé que sévère et d'une mère fréquemment malade, vers celle qui ne fut pas avare en symptômes, à commencer par ses vomissements quotidiens - vers Thérèse d'Avila (7) enfin, elle qui quitta sa maison à l'âge de

sept ans en vue d'aller chez les Maures afin d'être décapitée pour pouvoir jouir de Dieu, elle qui fut habitée par l'Hôte divin qui l'atteignit de sa lance d'or et qu'elle connut dans des extases dignes d'être comparées à l'union fondante de deux cierges de cire, elle qui alla aussi jusqu'à injurier Dieu lorsqu'un confesseur lui ordonna de « faire la nique » à ce qu'il prenait pour un démon... mais qui se confirma divin en n'accordant alors que plus de faveurs à Thérèse. Du témoignage de cette dernière, retenons ces formules : « Tout n'est rien », « Dieu est partout », « je meurs de ne pas mourir ». Rien n'est tout donc, hormis le dieu mort ressuscité en elle comme Dieu vivant dont son âme est gonflée. Le mourir à soi-même ouvre ainsi à la transe, et d'être toute à Lui fait qu'elle ne manque de rien. Cependant, c'est après la mort de son père que les visions de Thérèse devinrent plus nettes et qu'elle devint elle-même *La Madre* fondatrice dont les rencontres visionnaires eurent alors lieu avec la Vierge...

Que le passage par un état inanimé permette à la semence de l'Esprit Saint d'animer les corps et de réincarner l'absent, c'est aussi ce qu'ont affirmé au XVIII^e siècle les convulsionnaires de Saint-Médard (8). Entre convulsions guérisseuses et épreuves du martyre furent alors fréquemment représentés des *états de mort* au cours des pratiques dites « figuristes » - terme renvoyant à Pascal disant les Écritures faites de « figures » appelées à devenir réalité après-coup. Mais l'accomplissement tardant, restait à représenter les divers crimes de la chrétienté, fornication incluse. Et la répression s'actualisant, les corps se raidissaient, appelant l'intervention de *secouristes* dirigés par des papas qui guidaient les épées, tiraillaient les chairs, bûches ou barres de fer aidant, avant d'en venir au tatouage sanglant des corps incisés, crucifiés, suppliciés. Car le dieu restant dérobé, l'acharnement à la preuve se fit forçage cruel et passage à la perversion.

Pourquoi ce bref détour ? Parce qu'ici d'un côté la jouissance phallique est exclue, désincarnée, et que d'autre part l'incarnation se fait au lieu de l'absence ? Parce que serait représenté par là l'impossible du rapport sexuel et son attente ? Plutôt en fait parce que c'est là que Lacan a situé « l'Autre jouissance » féminine et inconsciente, là où la femme jouit de Dieu et a *rappor*t à l'Autre (9) . Or il semble que ce que nous venons d'évoquer relève d'une tentative pour faire de la jouissance phallique avec l'Autre jouissance, avec en plus un retour à la Mère. Suivons donc le propos de Lacan: il ne revient pas sur des représentations comme celles de la Dame sans sexe, de la femme fatale, de la femme sans visage rendue anonyme, etc. - puisqu'il pose que « rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe » (10) et que sa jouissance, quant à elle, la fait « pas-toute » à l'homme. Mais arrivé au lieu de la jouissance féminine, ce qu'il trouve..., c'est Dieu. D'où ces énoncés répétés : « Dieu est la femme rendue toute » (11) ; « La femme dont il s'agit est un autre nom de Dieu, et c'est en quoi elle n'existe pas » (12)... Mais c'est précisément le vœu de l'hystérique en tant qu'elle se voudrait *toute* qui avait relancé son interrogation...

On peut relever aussi que, selon Lacan, le Père du mythe œdipien a été dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique et constitue une réponse à celle-ci. Se mêlent ici les figures du Père cruel et du Père sublime, du Père animal (« pérorant Outang », énonce Lacan) et du Père mort, etc.. Père qui aurait toutes les femmes, il serait celui qui étendrait à toutes un interdit qu'il ne respecterait pas ; père qui ferait de l'épate, il serait le maître du désir; père idéal, il serait celui qui ne manquerait de rien... Serait-il donc celui qui échapperait à la castration, l'agent phallique universel ? Lacan va pourtant le situer au point où il y a rejet de la fonction phallique, là où elle fait forfait, là d'où vient le *dire que non* (dire non à la queue ?), là où il y en a un qui fait exception à cette fonction et qui supplée au rapport sexuel par la castration...

Mais dire cela, il va aussi indiquer que c'est de l'hystérie (13). Alors, si *L'Homme* imaginé n'existe pas (14), qu'en est-il de ce « Dieu de la castration » (15), de cette « perversité » comme symptôme (16) ? Il viendrait en place de ce « dont nous ne pouvons jouir », mais « répondre qu'il n'existe pas tranche la question » et nous renvoie à « l'artifice » (17).

Ici donc, le Dieu-Père et la Femme-Toute viennent au même lieu de manque, mais il apparaît qu'ils constituent une double figure composite : l'un comme supposé tout-puissant et néanmoins castré, l'autre comme supposée castrée et pourtant rendue toute. Représentation du phallo-castré, idéal combinant l'Homme et la Femme, mise en équivalence et mise en défaut : qu'y reconnaître sinon des formations hystériques ? Soit l'effet d'une tentative de réanimation déplacée de la conjonction manquée, d'une mise en scène dénonciatrice des incompatibilités, d'une représentation de la castration subie comme privatrice, mais aussi d'une personnification de l'inconscient conçu comme lieu de jouissance. Autrement dit, le désir en question serait de s'inscrire au lieu du manque pour y produire une jouissance au moyen du semblant : mais le lieu reste barré, le manque à jouir se répète et la mise en acte renvoie aux fictions langagières...

L'inanimation

Quel est donc le recours si le semblant défaille, si l'espoir est déçu par avance, si la langue ne porte plus de promesse et si même la castration héroïque ne suscite pas l'attente d'un amour en retour ? L'animation faisant défaut, le manque n'est plus alors un temps de la séparation, ni même une protection contre l'indifférenciation : il devient le lieu même du Double absorbant et menaçant. Parfois se produit une identification en *creux*, qui est comme une possession à l'envers du trait manquant, ce qui n'évite d'ailleurs pas le retour du sentiment de vide. Mais lorsque l'identification concerne le « manque à jouir » même, celui-ci en devient comme irrévocable dans la mesure où il n'autorise pas d'évocation substitutive : c'est que la culpabilité a alors pour effet qu'il s'agit de ne pas faire défaut à ce manque.

Impossible de s'autoriser à jouir si c'est le manque à jouir de l'Autre parental qui constitue une preuve de sa propre existence pour le sujet qui s'identifie à ce manque et s'y origine pour se réduire à son produit. En ce cas, la culpabilité ne tient pas au fait que manquerait un trait permettant la reconnaissance ou que le sujet mettrait à l'épreuve le désir de l'Autre en lui manquant : elle paraît plutôt liée au risque qu'il y aurait à s'excepter du dit manque, à y déroger. De même, l'insatisfaction n'apparaît pas alors comme un moyen de se venger de l'Autre auquel le sujet s'est identifié en son désir : elle est plutôt le moyen de ne pas jouir à sa place. En conséquence, la castration se révèle impossible car comment y aurait-il castration de... rien. En d'autres termes, si le sujet s'identifie au trou de l'Autre, l'indistinction des trous, leur indissociabilité, fait que le sujet ne peut plus se différencier mais se perd...

Certes le jouir ne se laisse pas pour autant oublier, mais il prend alors allure de jouir à mort ou donne satisfaction à une exigence surmoïque s'énonçant moins ici comme un « Jouis » de commande que comme un « Fais-moi jouir de ton non-jouir ». Dès lors le désir ne dispose plus que du masque de l'effroi et les figures de son retour ne font qu'habiller la mort.

C'est cependant l'évident des représentations qui est également en question ici, donnant lieu à diverses approches concernant ce *blanc* : écran blanc du rêve (B. Lewin), blanc laiteux du sein maternel, blanc de l'innocence, blanc du deuil, drap du fantôme, cache de l'horreur, blanc glacé de l'absence, Livre blanc aussi, lacune du texte, etc.. Mais compte tenu de

sa fréquence dans les expériences visionnaires (mystiques, hallucinatoires..), *le vide lumineux* peut aussi nous porter aux limites de la représentation. Car au-delà, si le voile se déchire, la *présence* se déchaîne et l'anonyme menaçant devient Voix, ou Dieu sert à nommer ce qu'on ne peut voir en peinture. Cependant lorsqu'au lieu de la Chose, la lumière vide éblouit et sidère ou paralyse et pétrifie, est-ce là brillance phallique donnant son éclat à l'objet ou tache lumineuse et obscure où s'inscrit le regard du sujet effacé ? Foyer de l'illumination, cela peut être source d'enchantement extatique comme se renverser en agent d'épouvante et de terreur. Sur un versant peut se produire une identification à cette source imaginaire de jouissance illimitée; sur l'autre, les fenêtres du fantasme ouvrent sur le vide aspirant qui dépouille le sujet. Être regardé depuis le vide peut de même être rassurant comme effrayant. Là peut prendre appui le « sentiment océanique », mais aussi l'angoisse d'être à la fois vivant et mort menacé d'une mort imminente et pourtant impossible, ou d'une mort déjà arrivée et cependant inaccomplie...

Arrêtons-nous sur le moment de détresse : paralysie de l'imaginaire, sentiment de vide ou d'arrêt de la pensée, impression de fausseté ou d'imposture du semblant. Objection : est-ce là encore de l'hystérie ? Certes l'animation est arrêtée et il s'agit comme d'une hystérie en négatif. Mais la pensée paralysée, anesthésiée, n'est-ce pas comparable aux effets de l'inhibition hystérique sur un corps paralysé ou insensibilisé ? En tout cas ici le manque est lieu de vide d'un sujet qui est perdu en tant qu'objet. L'érotisation est mise en échec et l'agression bute sur l'irreprésentable : l'imaginaire écrabouille peut alors laisser place par exemple à la somatisation. Est-ce à dire que le désir est hors-jeu ? Plutôt qu'il n'y a alors pas de jeu entre sens et non-sens, pas de deuil de l'objet, pas de suppléance au non-jouir: autrement dit, que le désir n'intervient pas comme énigme et que le sujet est alors abandonné au point de vide en même temps qu'inséparable d'avec l'Autre. C'est alors aussi que le sujet peut pas exemple suppléer à l'absence de rêverie par un objet inanimé qui n'est qu'enveloppe délimitant le vide. Une autre voie est d'être tenté de « rentrer dans le décor » : de s'y fondre, de s'y évanouir, de s'y précipiter en une jouissance catastrophique. Et puis peut aussi venir là une tentative d'érotisation de la mort elle-même...

« La mort est un défi ; la mort est un effort pour s'unir, les hommes sentant que le centre, mystiquement, leur échappe - ce qui est proche se retire, le ravissement s'évanouit ; on est seul. Dans la mort il y a une étreinte. » : célèbre formule de Virginia Woolf dans *MRS DALLOWAY* (18). Feu dévorant, lumière froide: les choses regardent et écorchent, le retrait du désir faisant que le sujet se fige. Ainsi : « Tout s'achevait. Aussitôt ils furent envahis par un sentiment de néant qui les paralysa comme lorsque le cerveau est vide, que ses murs paraissent tapissés d'ardoise ; lorsque le vide est presque une souffrance et que les yeux fixes et pétrifiés voient une tache - un dessin, un seau à charbon - avec une exactitude terrifiante puisqu'aucune émotion, aucune idée, aucune impression ne peut la modifier, la transformer, l'embellir, puisque les sources de sensation paraissent taries et qu'en même temps que la pensée, le corps se pétrifie... » (19).

Retournant maintenant au texte freudien, relevons ce qui se rapporte aux représentations de la mort dans la vie. « L'horreur de la destruction, le froid de la tombe, l'épouvante du néant sans fin » (20) : telles sont, selon Freud, les représentations de la mort chez l'adulte. Et certes elles sont multiples, des figures cadavériques ou spectrales aux corps démembrés, des squelettes à la pourriture, des cimetières et charniers aux lieux désertés, etc.. Images de l'horreur, donc, ou images de dislocation manifestant l'intervention du désir de meurtre. On sait que Freud a pourtant maintenu qu'il n'y avait pas de représentation de la

mort propre du sujet dans l'inconscient : peut-être pouvons nous l'entendre comme concernant le rêve où l'anéantissement du rêveur n'est représentable que par des figures interposées de destruction ou par l'intermédiaire d'un Double car sinon c'est le réveil... Cela vaudrait du moins pour l'annihilation radicale, pour la mort qui serait sans lieu ni prolongement dans la mémoire : car si cela peut être pensé, il paraît par contre impossible d'en faire image.

Cela dit, Freud a insisté sur d'autres représentations de la mort dans le rêve ou le fantasme. L'une est le départ, en tant que chez l'enfant absence et mort sont mises en équivalence. Une autre est la personnification, la mort étant représentée par une personne morte : c'est le revenant qui, tel le Double, peut devenir agent d'épouvante. Enfin, il y a le mutisme, la mort représentée comme déesse silencieuse (21) : on peut lire là l'annonce de la pulsion de mort comme grande muette, comme silencieuse. Conçue comme retour à l'inanimé, entre repos et momification, donc aussi bien comme retour à l'origine, la pulsion de mort freudienne serait ainsi retour à une mère silencieuse identifiée à la mort, à une matrice inerte ou à une mère inanimée...

Mais à propos des parents morts, c'est du côté du père que Freud nous entraîne en évoquant les morts-vivants dans le rêve, ou encore les morts qui vivent dans le rêve car ils ne savent pas qu'ils sont morts - et le sauraient-ils qu'ils mourraient tout à fait (22). Selon Freud, il s'agit là d'un compromis entre la certitude de la mort et son refus, entre le souhait de la mort de l'autre et le vœux pieux de sa résurrection. Ce serait l'effet d'une hostilité réprimée contre le pèreivateur, une défense contre le danger de castration. D'une part l'identification au mort aimé le fait donc revivre en rêve à partir d'un désir d'immortalité ; d'autre part le désir de meurtre fait que le mort nous menace à proportion de notre haine envers lui. Mais de plus, ici, le désir est lié à la faute et le savoir est transgressif sinon mortel, cependant que le non-savoir, note Freud, constitue une allusion habile à la mort. Point sur lequel Lacan est revenu, insistant plutôt sur le fait qu'il s'agirait du père fautif, du fantôme du père qui porte en secret le poids du péché (23), du Père inconscient qui ne saurait en rien si l'enfant est vivant ou mort, bref d'un père cruel par indifférence. Si pour Freud le père doit être aveuglé, disons que pour Lacan il n'y a personne du côté du père...

Tentons donc de renouer ces quelques fils à partir du double processus de retour au parent mort et de réanimation de sa figure éternisée. Ce second point concerne une voie déjà dégagée à propos de l'hystérie l'érotisation agressive où le sujet ranime ce qu'il tente d'annuler, rejoue ce dont il craint de jouir passivement, fait croire au semblant pour effacer la vérité du refoulé. Ici la tentative de résolution s'entretient de ce qu'elle vise à expulser et le sujet ne supporte pas de reconnaître son implication dans ce qui tente compulsivement de s'accomplir. En attente de reconnaissance, le sujet jouit alors du symptôme à son insu, met le désir à la charge de l'Autre et reconduit l'insatisfaction - à moins de jouir dans l'absence, ce que ne démentirait pas la Marquise d'O, elle qui était prête à tout sauf à reconnaître que le démon n'était autre que l'ange... Mais si s'évanouir, c'est être inanimé ou *sans connaissance*, cela nous ramène à l'autre voie, celle où le sujet s'identifie au manque à jouir parental et tente de se rejoindre en tant qu'objet inanimé, là où serait sa place d'origine dans le fantasme parental, là où le désir en reste trouve un refuge où il est mis à l'ombre.

La pulsion de mort doit-elle ici être considérée comme fondatrice et valant pour explication ? Ou bien n'y a-t-il pas à élucider ce que Freud subsume sous ce terme, à le penser comme relevant de devenirs pulsionnels ? C'est d'ailleurs ce qui est déjà au travail chez Freud, par exemple à propos de la mélancolie où il apparaît que la composante pulsionnelle agressive

mise au service du surmoi conscient est tournée contre la composante érotique et attaque le moi identifié à l'objet mort ou perdu. Plus généralement, que l'agressif prenne forme destructrice ne constitue pas une difficulté théorique puisque la destruction concerne un objet (serait-ce le moi-objet). Lacan, pour sa part, a posé qu'étant répétitive « toute pulsion est virtuellement pulsion de mort » (24), mais aussi affirmé que Freud avait confondu mort et inanimé (25). C'est que la question porte sur le retour à l'inanimé, ou plutôt sur la façon dont une activité pulsionnelle est productrice d'inanimé.

Freud : « En s'emparant.. de la libido des investissements d'objet, en s'imposant comme seul et unique objet d'amour, en désérialisant ou en sublimant la libido du ça, le moi travaille à l'encontre des desseins de l'Éros et se met au service des motions pulsionnelles adverses. » (26). Ici l'unification narcissique a lieu mais est désérotisée : la composante érotique est inhibée quant au but et la composante agressive se déchaîne dans le surmoi, si bien que le moi souffre ou succombe car son activité lui revient comme production étrangère. Qu'en est-il donc lorsque le sujet s'identifie au point du manque, se pétrifie et est tenté de rejoindre l'inanimé ? Alors l'activité pulsionnelle fait retour comme menace d'anéantissement et le moi réduit à l'inanimé s'enclave dans le corps.

Plus radicalement, la « pulsion de mort » correspond cependant à une tentative d'annulation de l'activité par une mise au silence des pulsions. Le moi risque alors d'être annulé en tant qu'objet et la composante agressive se retourne contre la source même de la pulsion - scène de cauchemar, scène silencieuse ou qui n'est alors restituée qu'à travers des formations psychotiques...

Qu'en est-il cependant de ces processus en tant que modalités de la répétition compulsive ? Celle-ci renvoie-t-elle à une jouissance traumatique et inadmissible ou à une jouissance manquée, inexistante ? On trouve chez Freud ces deux aspects, le moment-clé étant celui où il a défini le déplaisir comme étant « un plaisir qui ne peut être éprouvé comme tel » par le moi (27). Lacan, lui, a affirmé que la répétition procède de ce qui n'a pas été, a évoqué la jouissance comme du réel et a joué de l'équivoque sur la jouissance « qui faut », celle « qu'il ne faut pas » et qui tombe... Il s'agirait donc de la jouissance qui aurait pu être mais qu'il ne fallait pas éprouver, de la jouissance fautive, de la jouissance qui a failli. Mais cette rencontre manquée est liée au moment traumatique, c'est-à-dire selon Freud à une expérience d'effroi où il y aurait conjonction de la détresse et d'une irruption trop intense. Or, précisément cette expérience n'a d'abord pas de place dans l'inconscient tel que Freud le conçoit régi par le principe de plaisir. Cette difficulté a-t-elle été résolue ? On va voir en tout cas qu'elle n'est pas sans conséquences...

Il n'y a pas de système inconscient

Selon Freud lui-même, il y a un « point faible » de l'économique. C'est qu'il définit le fonctionnement primaire de l'appareil psychique comme visant à répéter l'expérience de satisfaction et à décharger l'excitation. Mais en même temps, la détresse ne permettant pas la décharge motrice, il y aurait décharge par l'*hallucination*. Qu'en est-il donc si l'insatisfaction est au départ, comme dans l'expérience d'effroi (déjà évoquée dans *l'Esquisse* à propos de la douleur) ? L'appareil fuirait ce souvenir, éviterait de le réinvestir, pratiquerait « la politique de l'autruche », modèle et premier exemple du refoulement (28). En vertu du principe de déplaisir, cet appareil qui « ne peut que désirer » ne pourrait accepter l'élément pénible, sauf

si celui-ci a été investi et inhibé par le « secondaire » (29). On pourrait en conclure que le refoulé déplaisant est exclu du processus primaire et que le principe de plaisir-déplaisir est lié à l'instance refoulante... Mais Freud tenant à une théorie unifiant le rêve et l'hystérie (30) ne prend pas cette voie et attribue à l'inconscient l'accomplissement du désir refoulé aussi bien que la domination du principe de plaisir.

De même, il peut ensuite attribuer la création de fantasmes à une instance clivée qui est sous la domination du principe de plaisir mais où le refoulement reste tout-puissant car il permet d'inhiber les représentations déplaisantes : instance du « moi-plaisir » qui ne peut que désirer (31) et qu'on retrouve plus tard comme agent d'incorporation du plaisant et de rejet du déplaisant, puis comme agent de l'unification et de l'expulsion (32). Mais Freud n'en identifie pas moins inconscient refoulé et domination du principe de plaisir (33)...

Aussi, dans la MÉTAPSYCHOLOGIE, peut-il écarter rapidement l'expérience de douleur comme relevant d'une pseudo-pulsion et n'ayant rien à voir avec le refoulement (34). Cela lui permet ensuite de définir l'inconscient comme « système Ics », domaine délimité régi par des lois, possédant certaines propriétés et où se recouvrent processus primaire et principe de plaisir (35).

Rien n'est pourtant réglé et l'effroi traumatique fait retour dans *L'Au-delà du principe de plaisir* où il est aussi affirmé que le refoulement est dû au fait que le principe de plaisir est battu en brèche (36). Puis Freud y revient encore ensuite, notant que « dans le refoulement le moi suit le principe de plaisir » (37), puis attribuant à l'influence du moi l'engendrement du déplaisir à partir d'une satisfaction pulsionnelle : c'est que le moi userait d'un signal de déplaisir pour faire jouer « l'instance pratiquement toute-puissante du principe de plaisir » (38), ce qui mène à faire l'hypothèse que les conditions immédiates des refoulements originaires pourraient être liées à l'excès d'intensité d'une excitation faisant effraction (39), soit au moment traumatique et à la détresse. Dans le même temps, Freud trouve comme fondement du moi une compulsion à l'unification, à la synthèse (40), qui semble faire écho à la contrainte à combiner, à faire un tout ou une unité, telle qu'il l'avait repérée à propos du rêve (41). Puis vient le bilan dans les NOUVELLES CONFÉRENCES: Freud y indique que le travail du rêve sert à « dénier le déplaisir » par la déformation (ou le déplacement) et à « transformer la déception en autorisation » (42) ; aussi le rêve est-il en tous les cas tentative d'accomplissement de désir, encore qu'il puisse échouer du fait de l'activité due à la fixation au trauma. Il y a en effet échec du principe de plaisir face au traumatique (43). Mais c'est le moi qui, au moyen du signal d'angoisse, met en activité le principe de plaisir-déplaisir: « aussitôt » il refoule, et dès lors le refoulé échappe à son influence (44). Quand au refoulement originare, il est confirmé qu'il serait dû à la rencontre du moi et du traumatique (45).

Pourquoi cette enfilade de références ? Simplement parce qu'elle montre que la prise en compte de l'effroi mène Freud à considérer l'effrayant comme noyau du refoulé et à réaffirmer le lien entre refoulement et principe de plaisir. Faisons donc le pas, il est alors clair qu'au moins pour une part le refoulé échappe à ce principe et le met en échec en tentant répétitivement de s'accomplir. Et d'ailleurs, si le refoulé était satisfait en son lieu, comment comprendre qu'il se manifeste en tentant de s'accomplir ailleurs par la voie du rêve, du fantasme ou du symptôme ? Mais qu'en est-il alors du travail du rêve qui « ne pense pas » bien qu'il s'agisse d'une « forme de pensée » (46) - et qu'en est-il de l'activité fantasmatique ? Ils semblent équivalents à la recherche du « plaisir formel » (47) où le déplaisir du contenu est compensé par le mode de représentation, à moins qu'ils ne soient satisfaction compensatrice due au renoncement et s'ajoutant au déplaisir inévitable (48). Mais, ainsi que Freud l'indique

en 1937, le processus dynamique tient alors au fait que la poussée du refoulé à l'accomplissement partagerait avec les résistances (du moi) la responsabilité de la déformation et du déplacement (49). Ou, comme il le note dans l'ABRÉGÉ (50), le moi participerait au travail du rêve pour « remplacer une exigence par une réalisation de désir », soumission apparente puisqu'elle est en même temps « tentative d'écarter ce qui trouble le sommeil ». Conclusion : il s'agit ici d'un domaine intermédiaire où le refoulant ruse avec le refoulé, d'une réserve de pensées pour jouir, d'un champ où le moi cherche à trouver satisfaction (serait-ce par le biais de la punition) et où le refoule fait trace en tentant de s'accomplir, que cela fasse plaisir ou non. Champ structuré à partir du conflit et donnant lieu aux formations de compromis, champ de la fantasmatisation aussi, c'est là que joueraient donc les processus de condensation et de déplacement, etc. (51).

Une telle affirmation n'est cependant possible que si on se déleste de l'énergétique freudienne et que l'on accorde délibérément la primauté à l'abord dynamique de l'inconscient. Or, c'est précisément à partir de la dynamique que Freud a été amené à réviser sa conception de l'inconscient car c'est en reconnaissant que le refoulant (moi ou surmoi) est en partie inconscient au sens dynamique qu'il en est venu à nommer « ça » ce qui de l'inconscient est étranger au moi. Impossible dès lors de continuer à en parler au sens systématique aussi Freud a-t-il lui-même explicitement abandonné la notion d'un « système Ics » (52)...

Qu'y a-t-il de changé alors que Freud a réattribué au ça ce qui caractérisait l'inconscient refoulé, et jusqu'à la domination du principe de plaisir - encore que l'ABRÉGÉ témoigne de ses incertitudes (53) ? Le point décisif est que le ça est reconnu comme « impersonnel » et « incohérent », ce qui exclut donc d'en faire un système ou de le prendre pour quelqu'un - car sinon, nous ne ferions que construire une formation composite ou hystérisée. On peut dès lors concevoir le ça comme sans principe ni unité. Lieu où les pulsions suivent chacune leur chemin, il serait lieu d'où ça pulse dans le corps, lieu d'où les exigences pulsionnelles reviendraient répétitivement. Lieu de mémoire insue, s'y inscrirait l'héritage inconsciemment transmis du refoulé parental. Mais il n'en serait pas moins lieu d'où ça pense, lieu (54) des pensées effrayantes expulsées ou déniées, des pensées de désir refoulées, des croyances surmontées dans le moi, etc..

Il apparaîtrait donc que l'hystérisation serait non seulement jonction du refoulé et du surmoi dans le compulsif, mais aussi jonction inconsciente du ça et du champ intermédiaire, celui de la fantasmatisation et des processus de travail du rêve (éveillé ou non), là donc où le refoulé trouverait accès et où pourrait avoir lieu une satisfaction substitutive. L'envers en serait l'hystérie interdit e- de représentation, où les pensées du ça resteraient muettes et seraient coupées du fantasme pétrifié alors le vide de jouir aboutirait par exemple au cauchemar non déguisé ou à la somatisation, manifestant le cri et la fureur réprimés.

Et l'analyse ? Via ce qui se joue dans le transfert, n'intervient-elle pas dans le dit champ intermédiaire, à la jonction du ça et de la scène du fantasme ? C'est bien en quoi l'hystérisation serait sa condition, permettant ainsi l'accès au refoulé et le jeu de l'interprétation. Mais venant au lieu de l'hystérie, l'analyse consisterait-elle à débouter le sujet du jouir symptomatique pour le faire accéder à la castration ? Ou viserait-elle à combler le manque à jouir pour entretenir une satisfaction de fantasme ? S'arrêter là serait en faire une ascèse morose dans un cas, une sorte de perversion sublimée dans l'autre, et de toute façon rendre le deuil éternisé ou impossible. L'enjeu est pourtant de délier le sujet de la contrainte au jouir par le symptôme et de l'insatisfaction obligée, bref de permettre que l'activité soit effective et la jouissance possible, autrement dit que la castration vire du passif à l'actif, le

sujet se reconnaissant au point de manque et s'autorisant en tant que désir. Il s'agit donc que le sujet prenne place par rapport aux événements qui le déterminent, prenne acte des pensées qui lui viennent, s'implique là où il est joué par les mots de son histoire, fasse acte de dire là où il est sujet qui s'annonce, mais à l'état de *peut-être*. Et donc, mais pas pour s'y mirer ou s'en croire le maître : que je vienne au lieu du ça...

- (01) J. Lacan, Introduction à l'édition allemande des ÉCRITS, in Scilicet 5, Éditions du Seuil, p. 15.
- (02) Cf. S. Freud, L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, P.U.F., p. 279.
- (03) Texte de 1923. Cf. S. Freud, ESSAIS DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE, Gallimard-Idees. En particulier, pp. 232-233.
- (04) cf. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI, LES QUATRE CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA PSYCHANALYSE, Éditions du Seuil, p. 243.
- (05) Texte de 1922. Trad. Franç. in Ornicar n° 5, pp. 86-87. Voir aussi L'organisation de la vie génitale infantile in LA VIE SEXUELLE, P.U.F., p. 116.
- (06) Cf. J. Lacan, L'INSU QUE SAIT DE L'UNE-BÉVUE S'AILE A MOURRE, Séminaire du 15 mars 1977, Ornicar 17-18, p. 8.
- (07) Cf. Thérèse d'Avila, ŒUVRES COMPLÈTES, éd. du Cerf. En particulier Tome 4.
- (08) Cf. LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT MÉDARD AU XVIII^e SIÈCLE, présenté par Catherine-Laurence-Maire, éd. Gallimard-Julliard, coll. Archives. Voir par exemple p. 207.
- (09) Cf. J. Lacan, Le Séminaire Livre XX, ENCORE, éd. du Seuil, pp. 71, 75 et 84.
- (10) Ibid., p. 13.
- (11) J. Lacan, R SI, séminaire du 11 mars 1975.
- (12) J. Lacan, LE SINTHOME, séminaire du 18 novembre 1975.
- (13) J. Lacan, LES NON-DUPES ERRENT, séminaire du 9 avril 1974. (14) Ibid., séminaire du 11 juin 1974.
- (15) J. Lacan, R SI, séminaire du 11 mars 1975.
- (16) J. Lacan, LE SINTHOME, séminaire du 18 novembre 1975. (17) Ibid., séminaire du 13 janvier 1976.
- (18) V. Woolf, ŒUVRE ROMANESQUE 1, éd. Stock, p. 313.
- (19) V. Woolf, Ensemble et séparés, in LA MORT DE LA PHALÈNE, Points-Seuil, p. 155. (20) S. Freud, L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, P.U.F., p. 221.
- (21) Cf. S. Freud, Le thème des trois coffrets, in ESSAIS DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE, Gallimard-Idees, p. 95.
- (22) Cf. S. Freud, INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE, Payot, pp. 172-175. Voir aussi les passages sur, la mort dans L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, op. cit.
- (23) Cf. J. Lacan, Le Séminaire Livre XI, LES QUATRE CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA PSYCHANALYSE, éd. du Seuil, p. 35.
- (24) J. Lacan, ÉCRITS, éd. du Seuil, p. 848.
- (25) Cf. J. Lacan, LES NON-DUPES ERRENT, séminaire du 19 février 1974.
- (26) S. Freud, Le moi et le ça, in ESSAIS DE PSYCHANALYSE, Payot, p. 260. Voir aussi p. 272.
- (27) S. Freud, Au-delà du principe de plaisir, in ESSAIS DE PSYCHANALYSE, op. cit., p. 47.
- (28) S. Freud, L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, op. cit., pp. 510-511.
- (29) Ibid., pp. 511-512.
- (30) Ibid., p. 508.
- (31) Cf. Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques, in RÉSULTATS, IDÉES, PROBLÈMES I, P.U.F., pp. 138-140.

- (32) Cf. Pulsions et destins des pulsions, in MÉTAPSYCHOLOGIE, Gallimard-Idees. Et La dénégation (1925).
- (33) Cf. Formulations sur les deux principes..., op. cit., p. 142
- (34) Cf. Le refoulement, in MÉTAPSYCHOLOGIE, op.cit, pp. 46-47.
- (35) Cf. L'inconscient, in MÉTAPSYCHOLOGIE, op. cit., en particulier pp. 96-98.
- (36) Cf. ESSAIS DE PSYCHANALYSE, op. cit., p. 47.
- (37) LA QUESTION DE L'ANALYSE PROFANE, Gallimard, p. 59.
- (38) INHIBITION, SYMPTÔME ET ANGOISSE, P.U.F., p. 8. (39) Ibid., p. 10.
- (40) Ibid., p. 14 cf. aussi par exemple les NOUVELLES CONFÉRENCES D'INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE, Gallimard, p. 105.
- (41) Cf. L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, op. cit., pp. 160-161, 200-201, 271, 358 et 425.
- (42) Révision de la théorie du rêve, in NOUVELLES CONFÉRENCES..., op cit., pp. 43-44.
- (43) Angoisse et vie pulsionnelle, Ibid., p. 127
- (44) Ibid., pp. 122-124 et 126-127.
- (45) Ibid., p. 128.
- (46) Cf L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, op. cit., pp. 431-432.
- (47) La création littéraire et le rêve éveillé, in ESSAIS DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE, op. cit., p. 80.
- (48) MOÏSE ET LE MONOTHÉISME, Gallimard-Idees, p. 157.
- (49) Constructions dans l'analyse, in Psychanalyse l'université, juin 1978, p. 381.
- (50) ABRÉGÉ DE PSYCHANALYSE, P.U.F., pp. 34-35.
- (51) Soit pour Lacan d'une part la métaphore « au service du refoulement »; d'autre part la métonymie en tant que passage de la jouissance la passion du signifiant. Cf. Radiophonie, in Scilicet 2/3, pp. 69-70.
- (52) NOUVELLES CONFÉRENCES..., op. cit., p. 100.
- (53) Cf. ABRÉGÉ..., op. cit., pp. 5, 27 et 73-74.
- (54) Où Lacan place A. Cf. L'INSU QUE SAIT..., op. cit., séminaire du 11 janvier 1977.